

De la justesse à la justice¹

Le titre de ce colloque : « la littérature face à l'hégémonie de l'économique », pose un diagnostic, et s'inquiète des remèdes. Le diagnostic, c'est que notre monde contemporain menace de « penser tous les ordres du savoir et les modes d'être selon un modèle fondé sur le quantifiable, le paramètre bancaire et la loi du marché ». Autrement dit, si je simplifie, la quantité menace de prendre le pas sur la qualité, et la valeur marchande, de supplanter la valeur tout court. Quels remèdes à cela ? Que doit faire, que peut faire la littérature ? À vrai dire, dans un premier réflexe, j'ai envie de répondre : la littérature ? Mais il lui suffit d'exister, puisque par définition, elle est un art, et que l'art, jusqu'à preuve du contraire, est ce qui commence là où finit l'utilitaire et le quantifiable. Pour endiguer les assauts de l'utilitarisme, la littérature n'a pas tant à faire qu'à être. Tant qu'elle sera, elle fournira la preuve existentielle que l'homme n'est point, si je puis dire, *qualité négligeable*.

Mais cette réponse, assénée sans préambule, ne peut que paraître un peu courte, un peu vague, et donner l'impression de faire bon marché de la question. Il ne faut pas que je mette la charrue avant les bœufs. Et pour commencer, il me faut revenir au point de départ, au diagnostic dont je viens de faire brièvement état. Car c'est lui, d'abord, qu'il convient d'interroger si nous voulons, dans un second temps, proposer des remèdes. J'ai conscience que ce diagnostic, tel qu'il est formulé dans la déclaration d'intention de notre colloque, est un résumé forcément succinct, et je ne voudrais pas lui faire dire

¹ Texte prononcé à Zurich lors d'un colloque intitulé « La littérature face à l'hégémonie de l'économique ».

plus qu'il ne dit, autre chose qu'il ne dit. Mais ce qu'il affirme est d'une extrême radicalité, d'une grande violence : « Cette représentation [fondée sur le quantifiable, le paramètre bancaire et la loi du marché] est en train de construire un sujet nouveau, "l'homme néolibéral" ». Un sujet nouveau ! Rien de moins ! Christian Laval, l'auteur cité à l'appui de cette thèse, n'hésite pas à parler, à la suite de Marcel Gauchet, de « mutation anthropologique », expression bien redoutable. Ainsi, nous serions aujourd'hui devant un problème dont la gravité extrême n'aurait d'égale que la nouveauté absolue. Mais en est-il vraiment ainsi ?

*

Encore une fois, j'y insiste, je ne m'en prends pas à la déclaration d'intention de notre colloque, j'essaie simplement de prendre au sérieux la pensée qu'elle avait pour tâche de résumer. Pour tout dire, j'ai l'impression que cette pensée surestime la nouveauté, sinon la gravité du mal qu'elle dénonce, faute de considérer suffisamment ce que l'annonce du colloque qualifie elle-même d'« inscription dans la longue durée », je veux dire ici l'histoire humaine d'avant la modernité capitaliste, ou même d'avant le règne du capitalisme financier d'aujourd'hui. Si ce dont on s'alarme est bien la marchandisation du monde, et le règne universel de la quantité, qui anéantirait jusqu'au sens et au souvenir de la qualité humaine, ce type de menace n'est pas le fait de notre seule époque contemporaine, même s'il se peut qu'elle prenne aujourd'hui des aspects nouveaux.

La dénonciation du règne de la quantité, on peut la trouver, en abondance, dès l'Antiquité. Pour désigner ce règne, ou sa menace, les Grecs inventèrent un mot que l'on trouve aussi bien chez Platon que chez Aristote, aussi bien chez Hérodote que

chez Thucydide, et qui réapparaît d'ailleurs dans les Évangiles, et qui est le mot de *pleonexia* : désir d'avoir, et d'avoir davantage, passion exclusive de la quantité. La *pleonexia*, dans le *Gorgias* de Platon², est le fait de Calliclès, le héros de la force et des forts, le héraut de l'injustice revendiquée ; c'est le fait de Glaucon, son double dans la *République*³. La *pleonexia*, c'est chez Aristote le fait des riches dont le comportement ruine la constitution et nuit à la communauté. Et dans l'Évangile de Luc, c'est le fait de ceux qui confondent l'avoir avec l'être et s'identifient à leurs biens⁴. Si, quittant les Grecs, nous regardons un instant chez les Latins, qu'est-ce que l'*auri sacra fames* dénoncée par Virgile⁵, sinon le règne de la quantité ? Et si, d'un coup d'aile inquiète, nous abordons aux rives du XIX^e siècle français, où fleurit le capitalisme industriel, voici que se dresse devant nous la figure du terrible John Bell, celui qui va conduire au suicide le Chatterton de Vigny. Quel est le credo de John Bell ? Je le cite : « Tout doit rapporter, les choses animées et inanimées »⁶. Autrement dit, l'humain lui-même est soumis à la marchandise et devient marchandise. L'âme est à vendre. Et le fils spirituel de John Bell, si l'on peut ici parler d'esprit, n'est-ce pas l'Isidore Lechat de la pièce d'Octave Mirbeau, *Les affaires sont les affaires*, pièce qui date de plus d'un siècle déjà ? Isidore Lechat, qui quantifie le monde au point de faire de sa propre fille « une valeur changeante de

² Platon, *Gorgias*, 491 a.

³ Platon, *République* II, 358.

⁴ Luc, XII, 15.

⁵ Virgile, *Énéide*, III, 57.

⁶ Cf. Vigny, *Chatterton*, Acte I, scène 2, Louis Hauman et Comp., Bruxelles, 1885, p. 43.

spéculation » ?⁷ Peut-on lire plus puissante et plus radicale dénonciation du règne du profit et de la quantité, qui tend à supplanter toute autre valeur ? Mirbeau, d'ailleurs, ne fait qu'illustrer avec une brillante férocité ce propos de Marx dans le *Manifeste du parti communiste*, dont la rédaction remonte à 1847 : « La bourgeoisie a déchiré le voile de sentimentalité qui recouvrait les relations de famille et les a réduites à n'être que de simples rapports d'argent. »

Qu'on me comprenne bien. Je ne suis pas en train de dire qu'il n'y a jamais rien de nouveau sous le soleil, et que les Grecs, Virgile, Alfred de Vigny, Marx ou Octave Mirbeau avaient déjà diagnostiqué, dans leur spécificité, tous les maux dont souffre notre société d'aujourd'hui. La *pleonexia* ou l'*auri sacra fames* ne sont pas identiques à la quantification de notre monde contemporain, ni aux excès du capitalisme (même si le passage de l'Évangile auquel je faisais allusion sonne comme une condamnation anticipée de ce dernier phénomène). La singularité de notre temps, c'est peut-être que la *pleonexia* des Anciens, et même l'utilitarisme forcené que dénoncent les auteurs du XIX^e ou du début du XX^e siècle, sont encore le fait de *volontés* individuelles ou collectives, tandis qu'aujourd'hui tout se passe comme si nous étions la proie d'un vouloir obscur et sans sujet, les victimes impuissantes d'un obscur Léviathan technologique.

Je ne songe pas à nier ces différences, même s'il faudrait à leur tour les affiner et les questionner. J'y reviendrai tout à l'heure. En tout état de cause, s'il est vrai que le combat de la quantité contre la qualité prend à chaque époque un nouveau tour, il ne faut pas pour autant croire qu'il n'existait pas avant nous. Nul besoin d'invoquer une « mutation anthropologique ». Nul besoin de redouter la naissance tératologique d'un « sujet

⁷ Cf. O. Mirbeau, *Les affaires sont les affaires*, acte II, scène V.

nouveau ». Le sujet fort ancien et fort complexe qu'est l'*homo sapiens* suffit largement à notre souci. Et du coup, les forces que l'on peut opposer à la marchandisation du monde et à la quantification de toute chose, les remèdes que l'on peut tenter d'appliquer à ce mal ne sont pas non plus radicalement nouveaux. On les trouvera, aujourd'hui comme hier, dans une pensée de la liberté, du respect inconditionnel de la personne humaine, dans l'activité désintéressée, bref, dans tout ce qui fait, depuis toujours, « l'honneur de l'esprit humain », pour reprendre la si belle expression du mathématicien Carl Jacobi⁸. En un mot comme en cent, le remède s'appelle humanisme, et, puisque nous sommes à l'Université, dans cette expression et cette culture intellectuelle de l'humanisme qu'on appelle les humanités.

En tout cas, c'est ainsi que je comprends le sens et le thème de notre colloque. Le constat qui en est le point de départ, je l'entends comme un cri d'alarme, je l'interprète comme un sursaut moral, et que serait-il d'autre ? Et je me félicite, vraiment, que ce cri d'alarme et ce sursaut moral se manifestent au sein de l'Université, qui témoigne ainsi de son sens des responsabilités, qui se rappelle à elle-même sa responsabilité propre.

*

Mais à ce propos, je ne puis m'empêcher de remarquer que l'Université n'est pas tout à fait innocente des maux qui nous frappent et la frappent aujourd'hui. Et que d'une certaine manière, elle reçoit aujourd'hui la monnaie de sa pièce. S'alarmer de l'avènement d'un sujet nouveau, qui supplanterait le sujet humaniste, voilà qui est juste, nécessaire et salutaire.

⁸ Carl Jacobi, Dans une lettre du 2 juillet 1830 à Adrien-Marie Legendre.

Mais je me souviens qu'il y a trente ans ou un peu plus, à l'époque de mes études, je devais défendre bec et ongles, au sein de l'Université, un auteur comme Albert Camus, contre l'accusation d'humanisme bêlant, et de subjectivisme ringard. Voilà trente ans, la mode était à *la mort du sujet*, oui, parfaitement et textuellement, la *mort du sujet*, cette vieille baderne. Voilà trente ans, les textes littéraires étaient volontiers abordés comme des systèmes clos, de purs objets de langage où les vains soucis du monde ne sauraient pénétrer ; d'abolis bibelots d'inanité humaine. Qui se serait risqué à invoquer des valeurs morales et la défense de la qualité, voire du sens humain des oeuvres littéraires risquait d'être accueilli par des sourires de commisération.

Bien sûr, tout cela relevait largement d'un structuralisme mal compris, ou pris trop à la lettre. Il n'empêche que la *mort de l'homme* était proclamée dans tous les amphis, et le formalisme, en critique littéraire, l'attitude dominante. Voilà qu'aujourd'hui, cette même Université qui glosait avec sérénité sur la *mort du sujet* s'inquiète et s'alarme de la naissance d'un *sujet nouveau* ! Heureux retournement, mais singulier tout de même, on en conviendra. Singulier et révélateur, et c'est là que je veux en venir.

Car on pourrait se contenter de s'en fâcher ou d'en sourire, selon l'humeur, en dénonçant, dans la pensée – ou la doxa – universitaire, je ne sais quelle versatilité. Mais au fond, ce n'est pas de versatilité qu'il s'agit. Je crois que, dans une mesure certaine, c'est un même tour de pensée qui a conduit l'Université, voilà une génération, à diagnostiquer la « mort du sujet », et à diagnostiquer aujourd'hui la naissance d'un « sujet nouveau ». Car ce fameux sujet nouveau, nous sommes bien d'accord, n'est précisément pas un sujet, puisqu'il serait totalement soumis à la loi de la matière et de la quantité. Ce sujet nouveau, c'est un homme-machine, un homme

précisément déshumanisé, puisque sa pensée même, ou ce qu'il en reste, ne serait qu'intériorisation d'un *fonctionnement*, celui de la grande machinerie économique-technique. C'est donc bien parce que le sujet, le bon vieux sujet humaniste et libre, paladin de la qualité, est mort, que peut advenir le non-sujet dont le spectre aujourd'hui nous hante.

Je dois donc corriger mon propos : ce n'est pas que l'Université, après avoir salué la mort du sujet, redoute la naissance d'un sujet nouveau. C'est qu'après avoir tordu le cou à la subjectivité, elle s'épouvante de son crime. Ou si vous préférez, l'Université (pardonnez-moi ce nom générique et vague, qui désigne, en quelque manière, l'atmosphère intellectuelle d'une époque), l'Université, donc, découvre que tuer le sujet humaniste ne peut pas être seulement un exercice de haute école critique ou philosophique ; et que si la société tout entière prend au sérieux cette mort du sujet, le sujet va vraiment mourir, dans la vie réelle ; accessoirement, l'Université va mourir aussi, car elle n'a plus la moindre raison d'être dans un monde où la pensée désintéressée est totalement dévaluée et taxée d'inutilité.

Là aussi, qu'on me comprenne bien. Je ne suis pas en train de dénoncer les méchants structuralistes, la méchante linguistique et le méchant formalisme qui seraient responsables de tous les maux de la société contemporaine ; je suis encore moins en train de dire que le capitalisme financier s'est développé comme il l'a fait parce que les capitalistes auraient pris trop au sérieux les propos de Lévi-Strauss ou de Foucault sur la mort de l'homme. Tout cela est infiniment plus compliqué, et il va de soi que la pensée structuraliste fut féconde, animée par de très brillants *sujets*, si vous me permettez ce jeu de mots, et qu'elle fait désormais partie de notre patrimoine intellectuel. Je dis simplement que l'Université des années 60 ou 70 n'a peut-être pas pris suffisamment au sérieux, voire au tragique, cette mort

du sujet qu'elle diagnostiquait, et que d'une certaine manière elle cautionnait, en la donnant pour une tranquille et lumineuse évidence. Aujourd'hui, elle mesure mieux que cette mort comporte des dimensions, des significations et des conséquences sociales majeures.

La présence d'un Système, qu'elle se plaisait à découvrir derrière le sujet humain, lui apparaît soudain comme une menace. Elle veut à nouveau que le sujet vive. À la bonne heure. Mais qu'elle n'oublie pas sa propre histoire, et la part qu'elle a pu prendre, si indirecte soit-elle, dans cette déshumanisation du monde qu'elle redoute à si juste titre.

*

Cela dit, je reviens à mon premier constat, à propos de ce qui m'apparaît comme un excès, ou une erreur de perspective, dans le jugement que l'Université (je veux dire, encore une fois, le monde intellectuel) porte aujourd'hui sur l'homme. Si la crainte d'une mutation anthropologique et de l'avènement d'un sujet nouveau (qui est bien plutôt un non-sujet, on l'a compris) me paraît exagérée, cette exagération est symétrique à celle qui conduisit, voilà trente ans, à proclamer la mort du sujet. Pas plus hier qu'aujourd'hui, il n'y a « mutation anthropologique ». Cette expression apocalyptique me paraît décidément trop vague, et sa coloration biologisante, pour le moins fâcheuse : car la « mutation », c'est ce qui, dans la théorie darwinienne, permet le passage d'une espèce à l'autre. Non, l'homme ne devient pas le surhomme ni l'anti-homme ni le post-homme. C'est encore de l'espèce humaine que nous faisons partie. Aujourd'hui comme hier, le *sujet humain* est menacé, oui. Mais c'est affaire d'esprit, non d'espèce.

Une précision encore : la spécificité de notre aujourd'hui, disais-je, semble être que la nouvelle rationalité technicienne, tentaculaire, et qui s'imposerait dans tous les domaines de la vie

et du savoir, a quelque chose d'essentiellement *anonyme*, ce qui la rend d'autant plus redoutable. Ce serait comme une pensée sans sujet, un vouloir sans volonté, une rationalité sans raison, une pensée-pieuvre. Il y a sans doute du vrai dans cette vision, mais je crois qu'elle est guettée, si nous la poussons à la limite, par quelque chose qui s'appelle la théorie du complot, théorie qui toujours obscurcit les choses plus qu'elle ne les éclaire. On a tendance à accuser « les marchés financiers », ou « le paramètre bancaire », mais l'impuissance que l'on éprouve à les combattre est à la mesure de cet anonymat qu'on leur attribue. Or je crois que cette vision anonymisante des forces qui nous menacent est elle-même une conséquence fâcheuse de cette mort du sujet qu'on avait naguère diagnostiquée et saluée. Le « ça pense », qu'on répétait avec complaisance, devient aisément un « ça complot », que l'on chuchote avec effroi. Et l'ennemi qu'on désigne devient alors fantasmatique. Oui, c'est vrai, nous le savons depuis Max Weber, nous vivons sous le signe de la rationalisation du monde. Mais cette rationalisation n'est pas telle qu'elle échappe définitivement aux humains et à leurs décisions personnelles ou collectives. Si l'on croit au sujet humaniste, on ne peut pas croire à la théorie du complot anonyme et machinique. Ce qui menace l'homme, c'est encore et toujours l'homme.

*

Mais contre la menace, que faire ? Qu'est-il nécessaire de faire, qu'est-il possible d'entreprendre ? Je crois bien qu'après tout ce détour, je vais devoir en revenir à ce que je disais au début de cet exposé, et qui est fort élémentaire : l'art, la littérature, la critique littéraire, pour continuer d'affirmer et d'affermir le sujet humaniste, doivent avant tout *exister*. Nous devons tous, écrivains et critiques, faire notre travail. Car c'est notre existence même qui montrera, à défaut de le démontrer,

que l'homme est qualité avant d'être quantité, et que l'homme ne se laisse pas arraisonner par l'inhumain qui est en lui.

Mais encore ? Faut-il que la littérature, et l'Université, s'attaquent directement et explicitement au problème ? Faut-il, pour le dire en termes un peu simplistes, que l'œuvre d'art, et la critique, s'engagent directement, *expressis verbis*, dans la défense du sujet humaniste ? N'ayons pas peur des mots : cette défense est d'ordre moral ; c'est la défense de la responsabilité individuelle et sociale contre le laisser-faire et les inégalités d'une société matérialiste et mercantilisée ; c'est la défense du citoyen contre le consommateur ; c'est la défense des droits de l'homme contre l'empire de l'argent. Bref, c'est la défense d'une certaine conception éthique de l'homme. Faut-il que la littérature – et la critique littéraire – ne se contentent pas d'aborder ces sujets, mais s'y engagent directement, pour devenir les porte-parole de la morale humaniste ?

Ma réponse (en dépit de nuances que j'apporterai tout à l'heure) est non. Parce que si je crois de toutes mes forces que la littérature contribue à ce combat du sujet contre tout ce qui le menace, je crois que la littérature n'a pas à prôner ni à prêcher quoi que ce soit, fût-ce les valeurs les plus hautes. Et qu'elle a tout à perdre dès lors qu'elle le fait.

Ce que je dis n'a rien d'original. Je crois que sur ce point, la pensée de Baudelaire demeure indépassable, et je n'ai d'autre prétention que de la relayer et l'approuver ici avec ferveur. Permettez-moi de rappeler ce texte tiré des *Notes nouvelles sur Edgar Poe*, peut-être le texte le plus fondamental, à mes yeux, qu'on ait écrit sur ce sujet si difficile (Baudelaire y parle de « poésie », mais son propos peut et doit s'appliquer, *mutatis mutandis*, à la littérature tout entière) :

« Une foule de gens se figurent que le but de la poésie est un enseignement quelconque, qu'elle doit tantôt fortifier la conscience, tantôt

enfin démontrer quoi que ce soit d'utile. (...) La poésie, pour peu qu'on veuille descendre en soi-même, interroger son âme, rappeler ses souvenirs d'enthousiasme, n'a pas d'autre but qu'elle-même ; elle ne peut pas en avoir d'autre, et aucun poème ne sera si grand, si noble, si véritablement digne du nom de poème, que celui qui aura été écrit uniquement pour le plaisir d'écrire un poème.

Je ne veux pas dire que la poésie n'ennoblisse pas les mœurs, — qu'on me comprenne bien, — que son résultat final ne soit pas d'élever l'homme au-dessus du niveau des intérêts vulgaires ; ce serait évidemment une absurdité. Je dis que, si le poète a poursuivi un but moral, il a diminué sa force poétique ; et il n'est pas imprudent de parier que son œuvre sera mauvaise. La poésie ne peut pas, sous peine de mort ou de défaillance, s'assimiler à la science ou à la morale »⁹.

Ce texte est admirable, parce qu'il est aussi nuancé qu'il est vigoureux, aussi ample qu'il est aigu. En effet, Baudelaire ne dit pas un seul instant que la poésie n'ait rien à voir avec la défense de l'humain (ce qu'il appelle l'ennoblissement des mœurs, ou l'élévation au-dessus des intérêts vulgaires). On pourrait même dire : au contraire, elle a tout à voir avec cette défense et illustration de l'homme. Mais si, pour parler avec notre langage d'aujourd'hui, elle travaille à l'avènement ou à la défense du sujet humain contre la marchandisation du monde, si elle illustre la qualité humaine, c'est précisément parce qu'elle est poésie, soucieuse de sa seule perfection. Et si le poète « poursuivait un but moral », sa poésie serait non seulement mauvaise esthétiquement, mais du même coup, elle perdrait sa force morale.

Tel est le paradoxe. L'esthétique et l'éthique sont deux domaines frères et séparés, qui ne communiquent jamais mieux que s'ils respectent cette séparation. Bien sûr, je ne dis pas pour autant (et Baudelaire ne voulait sûrement pas dire) que la

⁹ Cf. Ch. Baudelaire, « Notes nouvelles sur Edgar Poe », in *Oeuvres complètes II*, La Pléiade, Gallimard, 1976, p. 333.

littérature doive s'interdire de traiter des *sujets qui touchent à la morale ou à la vie sociale*. Sans quoi, il faudrait condamner, entre mille œuvres, aussi bien *Chatterton* de Vigny que *Les affaires sont les affaires* de Mirbeau. Et tout le monde sait que les plus grandes œuvres littéraires sont toutes bruissantes de la rumeur du monde ; que de Montaigne à Camus, de Pouchkine à Soljénitsyne, de Goethe à Thomas Mann, elles mettent en scène non seulement les sentiments humains, mais aussi les réalités sociales, les valeurs ou les aspirations collectives. Dans un très beau commentaire à l'œuvre de Proust, Mauriac montre que l'auteur de *la Recherche*, qui paraît s'être retiré du monde, n'a créé son chef-d'œuvre que pour avoir d'abord éprouvé dans toute sa force la réalité de ce monde ; que cette merveille d'esthétique qu'est la *Recherche* est nourrie du bruit et de la fureur de la guerre ou de l'affaire Dreyfus. Permettez-moi de citer cette page du *Bloc-Notes*, que j'avais découverte au moment d'écrire mon essai sur les écrivains et, précisément, l'affaire Dreyfus :

« Si Proust, comme d'autres de ses contemporains, avait invoqué les intérêts supérieurs de la littérature et s'était désintéressé de la bataille pour Dreyfus, il n'eût pas été capable non plus de créer les Guermantes et les Verdurin. Ni Swann, ni Bloch, ni Saint-Loup n'eussent pu sortir de lui. Le *désengagement* créateur, à un tournant de sa vie, ne l'a été que grâce à *l'engagement* des années durant lesquelles il engrangea toutes les passions de son époque, et non moins que les autres, et avant toutes les autres, les passions de la politique.

Quelle grande œuvre est jamais sortie d'un cœur et d'un esprit indifférents à l'histoire des hommes ? Ni celle de Tolstoï, ni celle de Dostoïevsky, ni celle de Dickens, ni celles de Stendhal et de Balzac ».¹⁰

¹⁰ Cf. F. Mauriac, *Le nouveau Bloc-notes*, Flammarion, 1968, pp. 169-170. C'est moi qui souligne.

Oui, l'écrivain est engagé dans l'histoire des hommes, et partie prenante dans la défense de l'homme. Et nul sujet ne lui est interdit, sous prétexte que ce serait un sujet à connotation morale ou politique, ou, pourquoi pas, économique. La question – pardonnez-moi d'enfoncer des portes ouvertes – n'est pas dans le choix du sujet, mais bien dans la façon d'écrire ; le *thème moral* n'a rien à voir avec le *but moral* que condamne Baudelaire. Mais c'est précisément parce qu'une œuvre littéraire véritable, si l'on peut y dénombrer la présence de mille thèmes ou sujets différents, ne se choisit jamais ses thèmes ou ses sujets, et n'est jamais écrite *sur* un thème ou *sur* un sujet. Elle est écrite, un point c'est tout. Elle est présence du monde dans les mots. Et si, peut-être, elle peut changer ce monde, un tant soit peu, ce n'est pas pour l'avoir voulu, c'est parce qu'elle aura placé, dans la lumière d'une œuvre d'art, quelque part secrète, obscure, tue ou cachée, du monde.

C'est précisément dans l'ouvrage que j'ai consacré à l'affaire Dreyfus que je me suis penché sur cette question de manière un peu détaillée. Pardonnez-moi de faire allusion à ce livre. Je m'y suis demandé jusqu'à quel point la littérature, dans cette situation historique singulière, avait pu contribuer à la manifestation de la vérité. Et je suis arrivé à la conclusion que des œuvres comme le *Jean Barois* de Roger Martin du Gard, ou les romans de l'*Histoire contemporaine* d'Anatole France, ou le *Jean Santeuil* de Proust, mais aussi, précisément, la *Recherche*, ont effectivement travaillé pour la vérité, donc pour ce qu'il faut bien appeler une valeur morale. Mais si leur travail de vérité a porté ses fruits, c'est parce que leurs œuvres sont des œuvres de littérature, des œuvres d'art. Ils ont atteint à la vérité par la beauté. Aujourd'hui comme hier, l'engagement de l'écrivain, dans ses œuvres, ne saurait être de poursuivre, explicitement, ce que Baudelaire appelle « un but moral », sous peine de

« diminuer sa force poétique ». Et l'art, aujourd'hui comme hier, montre, mais ne démontre point.

Je le répète : l'écrivain ne choisit pas ses sujets en fonction d'un but moral, ni de ses convictions morales. Il écrit. Avec l'espoir que dans son écriture, quelque chose du monde apparaîtra. Avec l'espoir de créer une « chose de beauté », comme le disait l'*Endymion* de Keats, et que cette beauté puisse receler, comme le croyait Baudelaire après Platon, quelque chose qui contribue à l'avènement du *bien* commun. Il ne peut faire davantage.

En un sens, il faut reconnaître que l'écrivain, qui ne sait rien faire de bon, sinon écrire des livres et viser à la beauté, ne contribue que peu, dans notre société comme elle va, à la défense de l'homme et du sujet humain. Pourtant ce peu, n'est-ce pas l'essentiel ? La littérature, en soi, et le roman en particulier, ne sont-ils pas la preuve existentielle que le sujet humain existe ? On a pu dire que le roman a partie liée avec l'idée même de sujet humain, et si le roman disparaissait complètement, le sujet humain, pour le coup, risquerait bien d'avoir disparu. Je ne crois pas, malgré toutes les menaces qui pèsent sur nous, que ce soit pour demain. Et j'essaie, à la place qui est la mienne, de faire que ce ne soit pas pour demain. En d'autres mots, je continue d'écrire.

*

Pour en revenir à l'Université, et à sa vocation humaniste, à laquelle je crois plus que jamais, je pense que pour elle aussi, la question n'est pas de plaider expressément la cause du sujet humain ou de dénoncer le règne de la quantité, ou de déplorer le calamiteux avènement de l'« homme néolibéral ». Elle risquerait, à se lancer à corps perdu dans une telle entreprise, d'y trébucher et de connaître, à son grand dam, cette « chute

dans le bien » que j'ai dénoncée dans un autre de mes essais. Elle risquerait de s'affaiblir en faisant la morale, alors que son affaire n'est pas la proclamation du bien mais la quête du vrai. Pour le dire en termes un peu simplistes, mais à la lumière du Baudelaire platonicien que je me suis fait un devoir et une joie d'invoquer, si l'affaire de l'écrivain est de créer des choses de beauté, celle de l'Université est de créer des choses de vérité.

Dès lors, pour elle aussi, peu importent les sujets qu'elle va traiter, les auteurs qu'elle va étudier, les méthodes qu'elle va mettre en œuvre, pourvu qu'elle soit animée, comme elle semble heureusement l'être aujourd'hui, par le souci de l'humanité, et des humanités. Je ne doute pas que l'Université, avec la littérature et les arts, n'ait un rôle essentiel à jouer dans la construction du bien commun. Mais à ce bien commun, l'écrivain comme l'Université participent à leur manière : l'écrivain par la création du beau, l'Université par la recherche du vrai.

Or – je m'en avise *in fine* – cela signifie que pour l'un comme pour l'autre, tout se ramène, peut-être bien, à la quête du *mot juste*. Mais la justesse esthétique, c'est-à-dire la beauté, la justesse scientifique, c'est-à-dire la vérité, je ne doute pas un instant qu'elles ne contribuent à dessiner le visage de cette justice à laquelle nous aspirons tous.

Étienne Barilier